

Six penseurs en quête de liberté, d'égalité et de communauté. Grant, Innis, Laurendeau, Rioux, Taylor et Trudeau de James P. Bickerton, Stephen Brooks et Alain-G. Gagnon, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2003, 188 p.

Jean-Philippe Warren

Volume 23, Number 1, 2004

Peuples autochtones et enjeux politiques

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/009515ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/009515ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société québécoise de science politique

ISSN

1203-9438 (print)

1703-8480 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Warren, J.-P. (2004). Review of [*Six penseurs en quête de liberté, d'égalité et de communauté. Grant, Innis, Laurendeau, Rioux, Taylor et Trudeau* de James P. Bickerton, Stephen Brooks et Alain-G. Gagnon, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2003, 188 p.] *Politique et Sociétés*, 23(1), 206–209.
<https://doi.org/10.7202/009515ar>

maître le passé, tome 3, Éditions internationales Stanké, 1978, p. 171). À ce que je sache, il s'agit là d'une constante chez lui.

Cela dit, sur bien des aspects, l'étude de G. Bouchard présente d'indéniables qualités. Il est vrai — et tous ceux qui se sont frottés un tant soit peu aux écrits de L. Groulx peuvent en témoigner — qu'il n'est pas toujours facile de savoir exactement ce que le fondateur de la *Revue d'histoire de l'Amérique française* pensait de tel ou tel sujet. À cet égard, G. Bouchard a raison de souligner qu'il y a de l'ambivalence chez l'intellectuel. Magnifiquement documenté, car il s'appuie sur une riche bibliographie des œuvres de l'historien nationaliste, l'ouvrage offre des interprétations qui valent la peine d'être lues. Ainsi, il n'est plus possible maintenant de soutenir que L. Groulx n'était pas du tout antisémite.

Toutefois, cette étude doit aussi être lue pour ce qu'elle nous révèle de la propre démarche de G. Bouchard au sens où, d'une certaine manière, elle s'inscrit dans le sillage de *La nation québécoise au futur et au passé* (1998). Car on sent, chez l'auteur, une volonté de débusquer une tradition de pensée, celle de l'ambivalence, qui est pour lui signe d'échec. Le tout dernier paragraphe annonce d'ailleurs une future recherche sur d'autres intellectuels des années 1850-1950 (p. 256). L'ouvrage poursuit à sa façon l'effort de reconstruction du nationalisme québécois dans lequel l'historien s'est engagé depuis quelques années. En ce sens, le lecteur étonné du début ne l'est plus après sa lecture : l'ouvrage constitue fort probablement une pièce importante dans l'œuvre à venir de l'historien.

Frédéric Boily

Faculté Saint-Jean (Université de l'Alberta)

Six penseurs en quête de liberté, d'égalité et de communauté.

Grant, Innis, Laurendeau, Rioux, Taylor et Trudeau

de James P. Bickerton, Stephen Brooks et Alain-G. Gagnon, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2003, 188 p.

Avant de commencer la critique de cet ouvrage, d'en révéler les failles ou d'en distinguer les qualités, il importe de souligner à quel point l'entreprise de rassembler dans un même volume des auteurs canadiens-français et canadiens-anglais est louable, à quel point une telle entreprise s'avère opportune à un moment où l'on commence à comprendre le parallélisme des parcours intellectuels des philosophes, des moralistes et des politologues canadiens de langue française et anglaise, par delà certaines nuances de pensée qu'on ne peut pas ne pas reconnaître. Ce qui est curieux de l'histoire intellectuelle canadienne, c'est cette ligne de démarcation linguistique qui, sauf de rares exceptions, la coupe en deux de manière radicale, sans que cela

n'éloigne vraiment les deux traditions l'une de l'autre. Il semble que ce long divorce, que chaque décennie semble avoir voulu consommer à nouveau frais, n'ait pas suffi à rendre ces traditions de pensée complètement étrangères. Il y a là un fait à méditer. Ce livre nous en offre l'occasion.

En faisant le choix de six intellectuels canadiens, les auteurs s'exposaient forcément à la critique. Il est fort étonnant, par exemple, de ne pas retrouver le chanoine Lionel Groulx dans la liste de ceux dont les idées ont exercé « l'influence la plus profonde sur la pensée politique des Canadiens et des Québécois ». Il l'est autant d'y retrouver le nom d'Harold Innis, un homme, de près de 20 ans l'aîné d'André Laurendeau, dont l'influence s'est surtout fait sentir dans les milieux de la recherche universitaire. On se demande aussi pourquoi les auteurs n'ont pas voulu faire place à au moins une femme, alors que l'une des révolutions sociales les plus importantes des deux dernières générations, on l'accordera sans peine, a sans aucun doute été la révolution féministe. Enfin, alors que les trois intellectuels canadiens-anglais choisis ont fait carrière à l'université, seul Marcel Rioux, parmi les trois intellectuels canadiens-français, fut professeur, ce qui tend à déséquilibrer l'ensemble ; d'autant plus que ce dernier, après des travaux anthropologiques remarquables lors de son passage au Musée de l'Homme, a produit des œuvres scientifiquement pauvres, quoique intellectuellement stimulantes.

Choisir de s'intéresser aux traditions intellectuelles canadiennes est une entreprise vaste et difficile. Ira-t-on dire qu'elle est vaine ? Faudra-t-il répéter, après l'historien Frank Underhill, que « l'histoire canadienne est ennuyeuse comme la pluie » ? Sans aller jusqu'à affirmer, comme le font les auteurs en citant le plat *Industry and Humanity* de Mackenzie King, que « la vie politique canadienne a donné naissance à des idées grandioses », il n'en reste pas moins qu'elle est originale à plus d'un titre, elle qui s'est située spontanément au carrefour des influences françaises, britanniques et américaines. De fait, il est possible de s'imaginer que les réponses données par l'histoire canadienne récente à la question de la tolérance des communautés culturelles et du respect des droits humains, question moderne s'il en est, peuvent devenir des sources d'inspiration pour le reste du monde, comme l'indiquent les nombreux regards portés sur notre saga constitutionnelle et l'attention soutenue aux travaux d'un Will Kymlicka, d'un Michael Ignatieff ou d'un Charles Taylor. Ce dont le Canada semble vouloir témoigner, ce n'est ni de la passion du compromis, ni de la certitude des principes, mais c'est une étrange combinaison des deux, quelque chose qui emprunte tout à la fois à l'individualisme et au communautarisme, à la liberté et à l'autorité, à la raison et aux symboles.

Les six figures de pensée de l'ouvrage sont de parfaits exemples d'une telle dialectique à l'œuvre dans l'histoire canadienne. Chaque vignette nous présente les déchirements, les va-et-vient, les oscillations et les vacillements d'une même pensée. H. Innis, nous dit-on, était un *conservateur radical*, George Grant un *tory rouge*, A. Laurendeau un *nationaliste libéral*, etc., et il semble que ce syncrétisme aille de soi, car jamais les auteurs de l'ouvrage ne s'y arrêtent vraiment pour l'interroger. Qu'il n'y ait aucune contradiction, par exemple, chez Pierre Elliott Trudeau, entre le rejet des politiques nationalistes

québécoises et la promotion d'un espace national canadien, je le veux bien, mais encore faudrait-il l'expliquer, plutôt que de laisser le lecteur faire lui-même la synthèse à l'aide des bribes qui lui sont données.

Chaque vignette compte environ 25 pages et s'articule habituellement autour des notions de « liberté », « d'égalité » et de « communauté » (seul le chapitre sur A. Laurendeau est divisé autrement : « un mélange de libéralisme individuel et communautaire » et « la recherche de l'égalité politique et de la justice sociale »). Il s'agit de présentations sobres, tout à fait conventionnelles, qui se contentent de résumer la recherche existante sans vraiment tenter d'apporter des lumières neuves au débat. Sur le libéralisme politique de P. E. Trudeau ou sur le marxisme culturel de M. Rioux, les auteurs se bornent à reprendre les analyses les plus convenues. Quant à la discussion des travaux de H. Innis ou de G. Grant, elle évite d'incorporer plusieurs études méticuleuses récentes (dont celle, pour ne nommer que celle-là, d'Ian Angus). Hors d'honnêtes clarifications des influences intellectuelles, force est d'avouer que la mise en contexte historique est maigre (on mesurera le caractère plutôt abstrait de ce recueil à remarquer que pas une fois la thèse de la « mosaïque verticale », dont la formulation magistrale revient à John Porter, n'est invoquée).

Alors qu'est donc ce recueil ? Je crois ne pas faire injure aux auteurs en disant qu'il s'agit là d'une introduction, parfois un peu scolaire, mais toujours extrêmement soignée, destinée à un public non initié, c'est-à-dire à ceux et à celles qui désiraient disposer d'une sorte de fenêtre sur des pensées difficiles et complexes. Si C. Taylor, A. Laurendeau et P. E. Trudeau ont reçu l'attention de plusieurs vulgarisateurs, on ne peut en dire autant des autres au sujet desquels peu d'ouvrages destinés à ceux que l'on rassemble sous le nom de « grand public instruit » ont paru. C'est ce vide que comble le présent ouvrage. Il permet de mieux comprendre l'articulation des grands débats sociaux, philosophiques, éthiques et politiques au Canada en reprenant une à une les principales questions ayant animé la communauté intellectuelle de ce pays, peu importe l'appartenance linguistique : la question de l'impérialisme, par exemple, en relation avec la Grande Bretagne, les États-Unis ou le gouvernement fédéral ; la question de la survivance culturelle ; la question des droits individuels et collectifs ; ou encore la question de la conciliation des valeurs nationales et des valeurs démocratiques.

En tentant de montrer comment les six auteurs ont répondu à ces questions, c'est une tradition intellectuelle qui se dégage et prend forme — une tradition intellectuelle canadienne dont le foyer semble être, ironiquement, le Québec (quatre des six auteurs sont québécois) mais ayant ses racines dans un dialogue ininterrompu avec le conservatisme anglais, le personnalisme catholique, l'individualisme américain et le libéralisme britannique.

C'est sans doute la conclusion la plus intéressante de ce recueil que la nation canadienne contemporaine est le fruit d'un long cheminement et que cette histoire qui est désormais la nôtre a été pensée d'une manière qui puisse préserver, et dans un certain sens nourrir, le fragile équilibre d'un pays constitué de deux langues officielles, de myriades de nations autochtones, de

centaines de communautés culturelles et d'une pluralité de religions. Ne serait-ce que pour cela, ce livre vaut le détour. Il constitue un pas dans la bonne direction.

Jean-Philippe Warren
Université Concordia

La Russie et son ex-empire : reconfiguration géopolitique de l'ancien espace soviétique

de Yann Breault, Pierre Jolicœur et Jacques Lévesque, Paris, Presses de Sciences Po, 2003, 347 p.

«Un peu plus de dix ans après la fin de l'URSS, où va l'ancien espace soviétique et comment ses diverses composantes se situent-elles, les unes par rapport aux autres, dans le système des relations internationales?» (p. 18) D'entrée de jeu, les auteurs proposent d'accorder une attention majeure aux relations des États de la Communauté des États indépendants (CEI) avec la Russie. Ce choix est motivé par la volonté de tester une hypothèse : la Russie aurait eu pour objectif, en créant la CEI, non pas de dissoudre les liens entre les anciens membres de l'Union soviétique mais, au contraire, de les préserver. Il procède également d'un constat : «pôle de référence» pour les États de la région, la Russie continue d'exercer sur eux «une influence considérable encore que très variable et changeante d'un État à l'autre» (p. 18). Au terme de leur analyse, les auteurs relativisent la perception répandue, notamment à l'issue des mandats de Boris Eltsine, d'un déclin de la présence russe dans la zone et concluent sans ambiguïté : la Russie dispose d'«atouts comparatifs» et d'attributs de puissance qui lui ont permis, en particulier sous Poutine, d'«asseoir le redressement de son influence à divers niveaux [...] Le vocable ancien espace soviétique demeure pertinent pour saisir les réalités politiques, économiques et sociales qui pèsent sur les orientations des États de la CEI» (p. 316).

Alors que l'après-11 septembre 2001 a soulevé un grand nombre d'incertitudes concernant les équilibres stratégiques dans «l'ancien espace soviétique», l'ouvrage offre un bilan et une appréciation nécessaires de l'état des rapports de force dans la zone. Il actualise, de fait, des publications généralement parues en langue anglaise tout en intégrant une réflexion prospective sur les pays étudiés. Par le vaste panorama qu'ils présentent des États de la CEI de 1992 à nos jours, les auteurs livrent une vision globale et nuancée, ainsi que des repères et des interprétations utiles à des lecteurs non spécialisés. Ils fournissent des informations abondantes sur chacune des républiques concernées en examinant les processus d'indépendance, les redéfinitions identitaires, les objectifs politiques et les contraintes économiques